

UNIVERSITE MOULOUD MAMMERIDE TIZI OUZOU  
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES  
DEPARTEMENT LANGUE ET CULTURE  
AMAZIGHES  
LABORATOIRE D'AMENAGEMENT ET D'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE AMAZIGHE



جامعة مولود معمري  
كلية الآداب و اللغات  
تيزي وزو

N° d'Ordre :  
N° de série

## Mémoire en vue de l'obtention du diplôme de master

Domaine : Langue et culture amazighes  
Filière : Langue et civilisation  
Spécialité : Anthropologie du patrimoine et de la  
culture amazighes

### Thème

## Approche anthropologique des mémoires familiales. Cas de Techt (Redjaouna)

Présenté par :

**Mme HAMMAMI Souad**

Sous la direction de :

**M. SALHI Karim**

**Jury :**

- |   |           |            |
|---|-----------|------------|
| - M. KINZI Azzeddin .....                 | U.M.M.T.O | Président  |
| - M. SALHI Karim, Maître de conférences A | U.M.M.T.O | Rapporteur |
| - M. DAHMANI Samia .....                  | U.M.M.T.O | Examineur  |

**Année : 2019-2020**

## Remerciements

Premièrement, à Dieu qui m'a donné la volonté, le courage et la patience pour arriver au terme de ce travail.

Monsieur Karim SALHI, pour son encadrement, son assistance, sa disponibilité, sa patience et ses encouragements durant tout le travail.

Tous les habitants de Redjaouna pour leur aide, à Ahmed ASMA et mon cher oncle Kamel pour les informations qu'ils m'ont fournies, aux membres du comité du village notamment Arezki DRIOUCHE, à Kiki AOUAM pour son aide au tout début du travail.

Les enseignants du Département de Langue et Culture Amazighes en particulier M. Azedine KINZI, M. Mohand Akli HADIBI et Mme Latifa LAFER.

# Dédicaces

Je dédie ce travail

A mes chers parents, yemma d baba, à qui j'exprime ma sincère et éternelle gratitude. Aucun hommage ne pourra être à la hauteur de leur amour et de leurs encouragements.

A mon cher mari qui a toujours été à mes côtés

A mes frères Elhadi et Sofiane, mes sœurs Nawal et Yasmina qui n'ont pas arrêté de me pousser vers l'avant.

A ma copine Warda, toute ma famille et belle famille, tous mes amies et amis.

---

## Sommaire

	Page
Introduction générale.....	4
<b>Chapitre I : Cadre méthodologique et théorique</b>	
Introduction.....	6
1. L'objet d'étude.....	6
2. Choix du sujet.....	8
3. Problématique.....	9
4. Hypothèse.....	12
5. Déroulement de l'enquête.....	12
Conclusion.....	13
<b>Chapitre II : Monographie du village Redjaouna</b>	
Introduction.....	15
1. Aperçu géographique du village.....	15
1.1. Situation.....	15
1.2. Caractéristiques physiques.....	15
1.2.1. Le relief.....	15
1.2.2. La végétation.....	15
2. Population.....	16
3. Habitat.....	16
4. Santé.....	17
5. Education.....	18
6. L'école coranique.....	18
7. Le mausolée de Sidi Belloua.....	19
8. Les mosquées.....	19
9. Les fontaines.....	19
10. Les services publics.....	20
11. Les antennes de télécommunication.....	20
12. Le téléférique.....	20
Conclusion.....	21
<b>Chapitre III : La mémoire à l'épreuve du passé</b>	
Introduction.....	23
1. Fondation, évolution et peuplement du village.....	23
2. Lbour ou Techt.....	28
3. Du toponyme « Redjaouna ».....	30
4. Les rapports entre les deux parties du village.....	32
5. Le saint Sidi Belloua.....	32
Conclusion.....	34
<b>Chapitre IV : Mémoire de la guerre de libération</b>	
Introduction.....	36
1. Le village et la guerre de libération.....	36
2. Le rôle des femmes.....	38
3. Evacuation des villageois.....	39
4. Après l'indépendance.....	42
Conclusion.....	43
Conclusion générale.....	45
Bibliographie.....	47
Agzul s tmaziyt.....	49

---

# Introduction générale

Notre travail de recherche, qui s'inscrit dans le domaine de l'anthropologie, se penche sur les mémoires familiales au quartier Techt dans le village de Redjaouna. Celui-ci est connu à la fois par sa proximité de la ville de Tizi-Ouzou qu'il surplombe à une altitude dépassant les 700 mètres ; son mausolée qui abrite la sépulture du saint Belloua et enfin par son hôpital. A l'instar des autres villages et sociétés dans lesquelles l'oralité dominait, l'histoire du village devient de plus en plus muette au fur et à mesure que l'on remonte le temps. Le passé se retrouve alors dans la mémoire collective et les mémoires familiales. Dans ces conditions, ce passé ne peut se raconter qu'au prix d'ajustements continuels. Le propre de la mémoire collective est d'être dynamique car elle ne prétend pas restituer la réalité, sa fonction réside dans l'entretien du lien social et de la cohésion du groupe. L'oubli l'accompagne alors afin ne pas perturber l'ordre social. C'est pour ces raisons que nos informateurs parlent toujours d'un ton nuancé en mettant au conditionnel leur propos et en les contredisant des fois.

Le présent travail est réparti en quatre chapitres. Le premier est réservé au cadre méthodologique et théorique de la recherche. Nous y avons décrit notre démarche et avons placé le concept de mémoire collective dans un cheminement théorique qui nous emmène aux travaux précurseurs de Maurice Halbwachs. Le deuxième chapitre intitulé « Monographie du village Redjaouna », consiste en une description générale du village tout en se concentrant sur tous les éléments essentiels qui s'y trouvent. Dans le troisième chapitre intitulé « La mémoire à l'épreuve du passé », nous avons tenté de mobiliser les matériaux ethnographiques recueillis lors de l'enquête de terrain afin d'appréhender le sens de la mémoire et son rapport au passé des groupes formant le village. Le dernier chapitre est consacré seulement à la guerre de libération. Cette période dont les souvenirs sont encore vivants, représente un cadre fécond d'une mémoire qui tente de tirer gloire d'un passé récent en mettant au centre l'histoire et les événements qui ce sont déroulés au village. Celui-ci prend alors une place centrale dans une histoire présentée comme nationale.

## *Chapitre I*

---

### Cadre méthodologique et théorique

## Introduction

Ce chapitre est consacré à la présentation des différentes étapes et techniques utilisées durant l'élaboration méthodologique de notre recherche. Il comporte également les raisons et les motivations du choix du thème et l'objectif général fixé à ce travail.

### **1. L'objet d'étude**

La mémoire se présente comme un ensemble de souvenirs dont la fonction est de restituer le passé. Elle se situe autant à une échelle individuelle que collective. Dans notre travail, nous nous pencherons plus sur le concept de mémoire collective. Cela consiste à réaliser une étude anthropologique des mémoires familiales au quartier dit Techt dans le village Redjaouna qui se trouve à quelques kilomètres de la ville de Tizi-Ouzou. Cette recherche a comme objet de reconstituer l'histoire du village à partir des récits des villageois. Ces récits sont individuels et puisent de la mémoire villageoise les éléments de leur discours. Chacun pourra alors raconter l'histoire de ce village, ou plutôt son histoire du village parce que la mémoire collective ne peut se détacher de la mémoire individuelle et des représentations du passé à partir du présent. Il s'agit aussi de saisir les mécanismes de transmission de cette mémoire, de qui tient-on les souvenirs du passé, comment ceux-ci sont altérés par le temps. Ces mécanismes empruntent à l'oralité, comme c'est le cas des mémoires des groupes berbères, ses logiques de transmission. Les logiques segmentaires ne sont jamais loin des réglages de cette mémoire. Les solidarités, qui se font et se défont au gré des conjonctures, la cohésion du groupe qui doit se maintenir pour en assurer la reproduction font que la mémoire est exposée à des sortes de manipulations. Elle est d'autant plus manipulable lorsque le passé n'est pas reconstruit sous forme d'histoire, c'est-à-dire sous une forme écrite. « L'écriture permet d'emmagasiner du matériel linguistique sous forme exacte durant de longues périodes, en principe jusqu'à l'infini »<sup>1</sup>.

Néanmoins, l'absence d'écriture ne signifie pas absence d'histoire. Celle-ci se manifeste sous d'autres formes différentes de l'histoire au sens académique. Elle réside dans les milieux familiaux et se renouvelle continuellement pour constituer en fait la mémoire collective.

« L'histoire n'est pas tout le passé, mais elle n'est pas non plus, tout ce qui reste du passé. Ou, si l'on veut, à côté d'une histoire écrite, il y a une histoire vivante qui se

---

<sup>1</sup>- Goody Jack, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF, 1994, p. 243.

perpétue ou se renouvelle à travers le temps (...) S'il n'en était pas ainsi, aurions-nous le droit de parler de mémoire collective »<sup>2</sup>.

Cette histoire vivante, parce que non figée par l'écrit, obéit au temps et aux interprétations des événements. Chaque génération raconte ainsi le passé en fonction du présent dans lequel elle vit mais aussi en fonction des individus. Cette mémoire était favorisée par l'absence d'un cadre plus général que constitue la nation. Car l'irruption de celle-ci a fait reculer les mémoires familiales et a fait place aux événements qui dépassent la cadre des groupes.

« Les groupes, au sein desquels autrefois s'élaborèrent des conceptions et un esprit qui régnèrent quelque temps sur toute la société, reculent bientôt et font place à d'autres qui tiennent à leur tour, pendant une période, le sceptre des mœurs et qui façonnent l'opinion suivant de nouveaux modèles. On pourrait croire que le monde sur lequel, avec nos grands-parents âgés, nous nous sommes encore penchés, s'est dérobé tout à coup. Comme du temps intermédiaire entre celui-là, très antérieur à notre naissance, et l'époque où les intérêts nationaux contemporains s'empareront de notre esprit, il ne nous reste guère de souvenirs qui dépassent le cercle familial, tout se passe comme s'il y avait eu, en effet, une interruption, durant laquelle le monde des gens âgés s'est lentement effacé, tandis que le tableau se couvrait de nouveaux caractères »<sup>3</sup>.

L'objet de notre étude est donc cette mémoire là qui nous parvient au présent et que racontent les « anciens » à travers ce qu'ils ont eux-mêmes vécu ou ce qu'ils ont entendu des souvenirs et des récits de leurs aînés. Cette mémoire raconte le passé, reconstitué continuellement, du village qui nous intéresse. Nous l'avons saisie telle qu'elle s'est présentée dans les entretiens que nous avons menés avec nos interlocuteurs. Il ne s'agit donc pas de démêler le vrai du faux, il s'agit surtout de comprendre les logiques de construction des récits mémoriaux, leurs liens avec les groupes familiaux ainsi que les représentations qui les alimentent au présent. La mémoire villageoise ne peut en effet se transmettre sous une seule forme durant des siècles. Elle est soumise à une dynamique continue et se déplace même au gré des changements sociaux, culturels et politiques. La constitution du village par des couches successives, c'est-à-dire un peuplement progressif au fil des siècles, nous amène à penser que la mémoire qui restitue son passé ne peut être qu'une mémoire « travaillée » et accompagnée par les différents groupes. Dans *La Mémoire*

---

<sup>2</sup> - Halbwachs Maurice, *La mémoire collective*, édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1997 [1<sup>e</sup> édition, 1950], p. 113.

<sup>3</sup> - Ibid. p. 113-114.

*longue*, Françoise Zonabend montre comment le village, objet de son étude, est rythmé par deux mémoires qui façonnent l'identité collective. Elle distingue en effet deux temps qui travaillent ces mémoires : un temps collectif et un temps familial. Le premier rythme la collectivité, ses pratiques, ses mœurs ses formes de sociabilité ; le second imprime la vie des individus dans leur groupe et famille<sup>4</sup>.

J'ai choisi Redjaouna car c'est un village peuplé au fil des temps par des populations diverses. La localité ne recèle également pas d'une mémoire historique écrite. Ce manque a laissé place à une mémoire qui circule aux seins des villageois, et qui se transmet par les canaux familiaux. De ce fait, elle ne peut être que mémoires au pluriel car les familles racontent le passé en fonction de leur vision et de leurs propres intérêts. Mon étude a tenté, néanmoins de saisir plus les convergences notées dans les différents récits. J'ai donc privilégié la restitution d'une mémoire collective que partage les villageois et qui s'éloigne d'une sorte de conflit mémoriel.

## **2. Choix du sujet**

Le choix de mon sujet n'est pas le fruit du hasard, il est bien motivé. J'ai choisi de faire une étude sur mon village dans le but de recueillir les mémoires de quelques personnes pour pouvoir tirer une histoire racontée par les villageois sur leur village. On précise que l'idée première était de faire un historique du peuplement du village, mais en observant on a déduit qu'il y avait un grand manque de sources et de documents. Après une longue concertation avec notre directeur de recherche, notre idée s'est reportée sur la mémoire collective comme objet anthropologique. Car on a vu que la seule source qui pouvait bien nous être utile était la mémoire. Alors autant faire une étude à la fois sur cet objet mais aussi essayer de reconstituer l'histoire du village à travers les récits recueillis.

Dans cette étude il s'agit de tenter de reconstruire un passé sans prétendre à une exactitude. Nous tenterons de nous rapprocher de la réalité en confrontant les récits des uns et des autres et en les soumettant à l'exercice critique propre à la démarche anthropologique. Nous avons décidé de travailler sur cet objet car aucune étude n'a été faite sous cet angle là concernant notre village sauf un mémoire de fin d'étude qui a été

---

<sup>4</sup>- Voir Zonabend Françoise, *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, PUF. 1980.

soutenu consacré au domaine du sacré et des pratiques qui lui sont liés<sup>5</sup>. En outre, il n'y a pratiquement aucun écrit ni document sur l'histoire de ce village notamment les étapes de son peuplement. Ceci a suscité notre curiosité afin de jeter un éclairage sur son passé en nous appuyant sur les récits oraux transmis de génération en génération. Nous sommes motivés par le fait d'être les premiers à faire ce genre d'études tout en espérant qu'elle soit un début à d'autres travaux. C'est ce qui nous a poussés à choisir ce terrain. L'attachement à notre village a créé, également, une curiosité personnelle au sujet de l'histoire et des familles du village objet de l'enquête.

### 3. Problématique

La mémoire intervient étroitement dans la construction de l'identité. Elle est l'expression de l'appropriation d'un passé autant par l'individu que par le groupe. A travers les souvenirs ou les récits du passé transmis par les canaux familiaux ou plus globalement sociétaux, la mémoire nourrit les actions et les représentations individuelles et collectives. Les modalités de sa production, les enjeux idéologiques et politiques qu'elle suscite, font qu'elle est devenue un objet très exploré et étudié dans les sciences sociales. Dans les sociétés modernes, inscrites dans les Etats-Nations, sa place est en perpétuelle négociation avec l'imaginaire national entretenu par les récits historiques célébrant la communauté nationale.

Dans *Les Lieux de mémoire*, Pierre Nora établit le lien entre l'émergence de la nation dans les sociétés modernes et le sens de l'histoire qui implique de nouveaux rapports et favorise la modernité. La nation a, en quelque sorte, balayé les récits de groupes en leur substituant une version plus cohérente avec le lien national. Les groupes préservent, néanmoins, leur mémoire et tentent de résister à la suprématie de l'histoire. L'auteur expose cette question en soulignant :

« ... toute la distance entre la mémoire vraie, sociale et intouchable, celle dont les sociétés dites primitives, ou archaïques, ont représenté le modèle et emporté le secret et l'histoire, qui est ce que font du passé nos sociétés condamnées à l'oubli, parce qu'emportées dans le changement »<sup>6</sup>.

Loin de l'histoire, il existe donc une mémoire de groupe transmise de génération en

---

<sup>5</sup>- Bellabed Samia, Boukherroub Djedjiga, Boukhir Ghalia, *Etude ethnographique d'un lieu saint en Kabylie : le cas de sidi Belloua* (Tizi-Ouzou), DLCA Université M. Mammeri de Tizi-Ouzou, 2011

<sup>6</sup>- Nora Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, T.I, La République, Introd. p. XVIII.

génération notamment par les canaux familiaux. Elle est qualifiée de collective parce qu'elle dépasse l'individu.

C'est à Maurice Halbwachs que nous devons l'élaboration de la notion de mémoire collective. Dans *Les cadres sociaux de la mémoire* publié la première fois en 1925, le sociologue met la notion au cœur de la réflexion sociologique après qu'elle fut, pendant longtemps, un objet de la philosophie et de la psychologie. Le souvenir serait pour lui fortement influencé par la société à travers des « cadres sociaux » qui sont le langage, l'espace et le temps. L'action collective serait normative pour reconstituer le passé en fonction d'intérêts présents. Selon l'auteur, la mémoire ne se réduit pas à faire émerger des souvenirs lointains. Elle consiste à restituer le passé sur la base d'éléments sociaux puisés du passé et du présent. C'est donc en partant du présent que le passé est ramené par le souvenir. Il écrit à ce propos :

« quand nous nous souvenons, nous partons du présent, du système d'idées générales qui est toujours à notre portée, du langage et des points de repère adoptés par la société, c'est-à-dire de tous les moyens d'expressions qu'elle met à notre disposition, et nous les combinons de façon à retrouver soit tel détail, soit telle nuance des figures ou des événements passés, et, en général, de nos états de conscience d'autrefois »<sup>7</sup>.

Si dans *Les cadres sociaux de la mémoire*, M.Halbwachs faisait correspondre la mémoire individuelle à la mémoire collective (familiale, religieuse, de classe), dans *Mémoire collective* édité pour la première fois à titre posthume en 1950, l'auteur dépasse sa première conception pour situer la mémoire individuelle au croisement de plusieurs mémoires collectives. Partant des exigences des temps présents, l'individu opère des choix dans les mémoires de groupes d'où il puise les éléments correspondants à ses points de vue. Ces choix sont bien entendus influencés par les rapports qu'il entretient avec les différents groupes sociaux dans lesquels il est inséré. Les deux types de mémoires interagissent donc, mais c'est l'individu qui est pris comme point de départ afin de saisir la diversité des mémoires collectives.

« Il ne suffit pas de reconstituer pièce à pièce l'image d'un événement passé pour obtenir un souvenir. Il faut que cette reconstruction s'opère à partir de données ou de notions communes qui se trouvent dans notre esprit aussi bien que dans ceux des

---

<sup>7</sup>- Halbwachs Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1994 [1<sup>e</sup> édition Alcan, 1925], p. 25.

autres, parce qu'elles passent sans cesse de ceux-ci à celui-là et réciproquement, ce qui n'est possible que s'ils ont fait partie et continuent à faire partie d'une même société. Ainsi seulement, on peut comprendre qu'un souvenir puisse être à la fois reconnu et reconstruit »<sup>8</sup>.

La mémoire collective est la mémoire produite et partagée par les membres d'un groupe, cette mémoire peut s'enrichir avec de nouveaux faits, nouvelles histoires, mais aussi peut s'affaiblir avec la séparation et la dispersion des membres, peut aussi subir des modifications et des changements quand l'oubli s'y introduit.

De son côté, Paul Ricoeur pense que la mémoire ne se réduit pas à une simple représentation du passé par l'évocation de souvenirs. Pour cela, l'auteur entreprend de dissocier l'imagination - dirigée vers la fiction, l'irréel, le possible - de la mémoire dont la visée est tournée vers le souvenir qui s'inscrit dans une temporalité. C'est :

« par analogie seulement, et par rapport à la conscience individuelle et à sa mémoire, que l'on tient la mémoire collective pour un recueil des traces laissées par les événements qui ont affecté le cours de l'histoire des groupes concernés et qu'on lui reconnaît le pouvoir de mettre en scène ces souvenirs communs à l'occasion de fêtes, de rites, de célébrations publiques »<sup>9</sup>.

Si la mémoire est une restitution du passé, elle s'accompagne également de formes d'oubli. Ce que le groupe et / ou l'individu ne veut plus ou ne peut plus restituer du passé dans le présent. Dans son étude sur le Jérid tunisien, J. Dakhliia rencontre des groupes qui se définissaient comme oubli du collectif. Dans son ouvrage, on peut relever trois hypothèses :

« Tout abord la mémoire d'une histoire partagée pouvait s'être perdue et l'on était effectivement en droit de parler d'oubli Mais son absence ne suffisait pas à préjuger de sa perte : cette mémoire communautaire ne s'était peut-être jamais construite et, en ce cas, son « oubli », phénomène structurel, n'était pas l'« oubli ». Elle s'était peut-être transmise, enfin, sous une forme différente de celle que prévoyait l'historien, sous une autre forme que celle du discours ».<sup>10</sup>

La mémoire est en somme des souvenirs vécus ou hérités et a comme finalité sociale la restitution d'un passé plus ou moins altéré par le temps, les enjeux du présent et l'oubli.

---

<sup>8</sup> - Halbwachs M., *La mémoire collective*, op.cit., p. 63.

<sup>9</sup> - Ricoeur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 145.

<sup>10</sup> - Dakhliia Jocelyne, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, La Découverte 1990, p. 5

Qu'en est-il lorsqu'il s'agit d'une communauté villageoise ? Comment celle-ci produit-elle une mémoire de groupe pour se représenter le passé et le restituer ? Sur quels éléments cette mémoire collective se construit-elle ? Et enfin, quels sont les enjeux de la reconstruction du passé.

Ces questions accompagneront notre travail sur les mémoires de groupes appartenant au village de Redjaouana, plus précisément de Techt.

#### **4. Hypothèse**

La mémoire collective se construit et se reconstruit au fil des générations. Son caractère social la soumet aux intérêts des différents groupes et individus qui la façonnent à partir du présent et ses représentations du passé.

#### **5. Déroulement de l'enquête**

Notre mémoire part de l'observation faite sur le terrain, il s'agit de Techt dans le village Redjaouana, une observation pour pouvoir cerner le sujet. Cette observation a duré des mois, pour pouvoir prendre la bonne décision entre avancer et aborder le thème malgré tout ou bien tourner le dos à cette recherche. Car, comme déjà dit précédemment, le manque de documentation est couplé au manque de collaboration et au mauvais regard que suscite notre objet chez certains. Notre démarche repose sur des entretiens auprès de quelques personnes du village. Pour pouvoir repérer des interlocuteurs, on a ciblé des acteurs du comité de village car, d'après moi, se sont les mieux placés pour nous orienter. Mais on ne s'est pas arrêté sur leur sélection on a aussi abordé quelques habitants tel que mes parents et des proches et on s'est rendu compte que c'est quasiment les mêmes personnes citées par les deux côtés. La liste n'était pas longue mais on s'est contenté de ça. Pour aller vers ces interlocuteurs, j'ai été aidée par deux membres importants du comité et aussi par mon père. Parmi les enquêtés il y avait ceux qui ont accepté de partager leur savoir, la moindre information qui pourrait aider à l'avancement de cette étude. Il y avait aussi ceux qui ont refusé directement ou qui ont accepté puis se sont rétractés au milieu de l'enquête et qui ont même demandé de supprimer les enregistrements des entretiens réalisés avec eux. On a réussi à en garder deux qui sont peut-être non suffisants mais assez importants quand-même. On a, par la suite, complété avec deux autres entretiens pour avoir en tout quatre.

Après avoir fait une sélection préalable des enquêtés, on les a contactés pour pouvoir discuter avant de commencer l'enquête, faire une sorte d'introduction de notre thématique et les convaincre d'accepter de nous accorder un entretien tout en insistant sur le fait de l'enregistrement qu'ils ont fini par comprendre et accepter. Cette sélection a fini par changer avec l'avancement de l'enquête suite à de petits problèmes et malentendus. Les entretiens sont souvent fait dans les domiciles personnels des enquêtés où on était bien accueilli et mis à l'aise. Le guide d'entretien qu'on a réalisé comporte de grands axes afin de ne pas limiter l'échange à un simple jeu de questions/réponses. L'objet d'étude nécessite le recueil du discours sur la mémoire et accorde par là une marge d'intervention importante à l'interlocuteur. En effet, pendant l'interaction d'autres questions se sont rajoutées soit pour relancer le sujet, ramener l'enquêté pour ne pas se distraire ou alors pour s'étaler plus sur des points importants. Leur durée variait entre une heure et une heure et demie.

Il s'agit de restituer leur parcours incluant leurs informations qui ont en mémoire l'histoire du village. Les entretiens se sont très bien déroulés, les enquêtés étaient d'un bon niveau intellectuel. Pour les faire parler, il suffisait de poser la question et des fois même de dire juste un mot. Ils étaient là comme s'ils n'attendaient que cette occasion pour faire parler leur mémoire et s'étaler sur des points importants. Même s'ils s'éloignaient du sujet, un mot suffisait pour les recadrer vers l'objet de l'échange. Même les enquêtés qui ont pris la décision de ne plus collaborer, au début ils étaient là on sentait leur joie de collaborer à une recherche qui porte sur leur village.

Le respect échangé entre enquêteur et enquêtés a fait que nos entretiens se sont bien déroulés, on a eu le temps de discuter, bien guider et surtout enregistrer.

### Conclusion

La mémoire ne peut ainsi être saisie qu'en prenant en compte sa complexité, ses enjeux et ses implications. Nous l'avons constaté lors de notre enquête qui fut tumultueuse dans certaines de ses séquences. Le désistement de quelques informateurs montre en effet que le présent reste l'arbitre du passé. Les auteurs abordés dans le cadre théorique ont démontré que la mémoire part du présent dans sa reconstitution et sa transmission. Aussi, les enjeux sociaux qui contribuent largement à la façonner.

## Chapitre II

---

### Monographie du village Redjaouna

## Introduction

Dans le présent chapitre nous allons nous intéresser à la description du village, en prenant en considération tout les éléments essentiels : la situation du village, ses infrastructures, sa population etc. Afin d'éviter des redondances, les aspects liés à l'histoire et aux groupes formant le village seront abordés dans les chapitres qui suivent.

## **1-Aperçu géographique du village**

### **1-1-Situation**

Le village Redjaouna se situe au dessus de la ville de Tizi-Ouzou et domine ses environs par son emplacement visible de loin et des quatre points cardinaux. Il est distant de sept kilomètres seulement du chef lieu de la commune (Tizi-Ouzou) et culmine à près de 700 mètres d'altitude. Le mont de Redjaouna est relié au centre ville de Tizi-Ouzou par une route sinueuse et un téléphérique en voie d'achèvement.

Le village s'étend sur une grande superficie. Il est limité :

- au nord par l'oued Sébaou,
- au sud par la ville de Tizi-Ouzou,
- à l'ouest par Boukhalfa,
- à l'est par Thimizar Laghbar

### **1-2-Caractéristiques physiques**

#### **1-2-1- Le relief**

Il se caractérise par un relief escarpé où les espaces plats sont très limités. La route menant de la ville de Tizi-Ouzou au village sur une distance de 07 kms montre bien une pente très prononcée. Le village est d'ailleurs perché à près de 700 mètres alors que la ville est à 200 mètres.

#### **1-2-2-La végétation**

Le village Redjaouna est doté d'un couvert végétal très important représenté au sud par l'olivier, au nord par d'autres arbres fruitiers (tel que le cerisier, le figuier, le pommier). D'autres espèces sont présentes tels que : chêne, eucalyptus, sapin et des plantes comme le genêt épineux, le lentisque, la ronce commune, figue de barbarie, etc. Il est à noter que le

village est collé à la forêt de Harrouza considérée comme le poumon de la ville de Tizi-Ouzou.

## 2- Population

Selon le dernier RGPH (2008), Redjaouna contient une population d'environ 6953 habitants. Avec les estimations qui se font chaque année, en 2017 le village abriterait 7950 habitants avec un taux de croissance de 1,5%. Ces données sont remises en cause par les villageois car selon les statistiques établies par le comité, le village pourrait atteindre 16000 habitants.

Selon Hanoteau et Letourneux, Redjaouna appartenait à la tribu des Iamraouen et plus précisément à la fraction dite Bouadda (d'en bas). Les deux auteurs estiment la population du village en la divisant en deux : Lbour : 415 ; Techt : 313<sup>11</sup>. Ces estimations, ainsi que celles de tous les villages et tribus d'une partie de la Kabylie, sont « ceux du recensement de 1866. Nous les avons vérifiés nous-mêmes, partout où nous avons pu, au moyen des *Timechhret* ou partage de viande, qui permettent de connaître facilement le nombre des habitants d'un village ou d'un toufik à une unité près »<sup>12</sup>.

## 3-Habitat

D'après le RGPH 2008, Redjaouna comptait environ 1279 constructions et environ 1433 logements dont 1164 habités et 252 inhabités et 17 à usage professionnelle.

Le village ne contient aucun logement collectif, les villageois préfèrent investir dans la construction de maisons à usage personnel où dans la construction d'immeubles qui sont ensuite destinés à la location.

Pendant la guerre de libération, il n'y a pas eu de destruction totale de maisons ou autres dans le village car celui-ci n'a pas connu de batailles et était épargné des embuscades. Les dommages ont touché généralement les tuiles ou les portes d'entrée des maisons que les propriétaires ont rénovés par la suite.

Avec le phénomène de l'émigration, les maisons traditionnelles et ancienne ce font rare

---

<sup>11</sup> - Hanoteau Adolphe et Letourneux Aristide Horace, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Tome premier, Paris, Bouchène, 2003 [1ère édition en 1873], p.261.

<sup>12</sup> - Ibid, p. 248.

ou presque inexistantes dans le village car quand un émigré refait sa maison c'est tout le monde qui l'imitait. Ce qui a fait qu'on ne trouve que des maisons de type moderne.

#### **4- Santé**

L'infrastructure hospitalière du village Redjaouna est constituée d'un sanatorium (centre hospitalo-universitaire de Sidi Belloua) datant de la période coloniale ; une salle de soin et dans le futur proche l'ouverture d'une polyclinique attachée à la direction de la santé publique.

L'hôpital Sidi Belloua est un ancien sanatorium construit au début des années 1950 sur les hauteurs nord de la ville de Tizi-Ouzou et sur le flanc sud du mont Redjaouna. Avant cette date, les Algériens atteints de tuberculose étaient traités individuellement par la collapsothérapie au besoin complété par des «sections de brides» ou par la chirurgie. Ces malades atteints de tuberculose étaient hospitalisés dans quelques services hospitaliers spécialisés à Alger, Oran, Constantine jusqu'en 1946. Puis entre 1946 et 1950, ils étaient hospitalisés à Miliana, Sétif, Sidi Bel Abbès et Tizi-Ouzou. Les plus fortunés partaient en France, bien que les spécialistes aient démontré en Algérie que la collapsothérapie était aussi efficace que celle pratiquée en France.

À partir de 1950, plusieurs sanatoriums pour le traitement de la tuberculose furent construits en Algérie, dont le sanatorium Sidi Belloua à Tizi-Ouzou et le sanatorium de l'hôpital de Ténia des Béni Aïcha. Le 25 juillet 1955, il a été procédé à la réception provisoire de certains services de l'hôpital de Tizi-Ouzou permettant l'ouverture de cet établissement pour le premier du mois d'août 1955 en tant qu'hôpital civil.

En 1974, l'hôpital régional de Tizi-Ouzou devient un secteur sanitaire grâce aux différentes unités de santé qui lui étaient reliées. En 1982, le secteur sanitaire de Tizi-Ouzou se voit transformer en secteur sanitaire universitaire (SSU) et ceci par l'ouverture d'une formation biomédicale pluridisciplinaire. Par décret n° 86/302 du 26 décembre 1986, l'hôpital « Nedir Mohamed » acquiert le statut de centre universitaire et fonctionne conformément aux dispositions prévues par le décret n° 86/294 du 16 décembre 1986.

## 5- Education

Le village contient deux écoles primaires et deux collèges.

- L'« Ecole primaire Bounar Belkacem » est le premier établissement construit au village. Construit en 1959, il a été inauguré en 1960 avec 12 classes. Il a subi en 1976 une extension pour atteindre 18 classes pédagogiques qui contiennent environ 18 élèves chacune plus un laboratoire et une cantine scolaire.

Construite sur 3000m<sup>2</sup> de superficie, cette école enregistre un effectif de 380 élèves chaque année avec 16 enseignants dont 13 d'arabe, 2 de français et un de tamazight.

- L'« Ecole primaire Sadoune Si Mohamed » a d'abord servi de camp militaire en 1952. Selon les récits des villageois, le lieu abritait un centre de torture. Son ouverture en tant qu'établissement scolaire date de 1984. L'école est composée de deux blocs séparés d'environ 500m. On y trouve 12 classes pédagogiques : 8 classes, deux sanitaires et le bureau du directeur dans la bâtisse principale ; quatre classes, un sanitaire et une cantine scolaire dans la deuxième bâtisse. Ces salles contiennent entre 25 et 27 élèves. Elles occupent une surface de 782,32m<sup>2</sup>. Cet établissement a une capacité d'accueil de 480 élèves et enregistre un effectif de 298 élèves pour cette année avec 15 enseignants dont 12 d'arabe, deux de français et un de tamazight.

- Le « CEM Redjaouna » c'est le collège le plus ancien et le premier construit au sein du village. Il est fondé au milieu des années 1980. Il contient trois parties : un bloc administratif composé de bureaux, de la bibliothèque et de deux laboratoires ; deux blocs pédagogiques qui abritent les salles de cours avec une capacité de 28 à 32 élèves chacune.

- Le « CEM frères Malki » est construit sur environ six hectares de surface. Il est ouvert en 2013 avec une capacité de 220 élèves. Il est composé de dix classes pédagogiques qui abritent entre 24 et 25 élèves chacune encadrés par un total de 23 enseignants équipé d'une cantine scolaire qui assure deux services, une bibliothèque, deux laboratoires et un terrain de sport .

## 6- L'école coranique

L'école possède une capacité d'accueil de 50 talebs avec internat. En 2018, elle encadre 50 talebs venus de plusieurs wilayas tel que : Djelfa, Mila, Alger, Tissemsilt, Adrar et Oued Souf qui suivent tous un régime d'internat. Cette école, dite zaouïa ou timæemmart par les talebs et villageois, accueille seulement quatre à cinq talebs du village. Selon le

cheikh, un seul parmi ces derniers suit le régime d'internat en ce moment sinon les autres rentrent chez eux.

### **7-Le mausolée de Sidi Belloua**

Le lieu attire l'attention de loin car il est érigé sur le point culminant du village (700 mètres d'altitude). Le mausolée du saint « Sidi Balloua » s'étend sur une surface importante ; quelque soit où on est il est visible des quatre points cardinaux et englobe trois espaces : le cimetière, la mosquée et le sanctuaire.

Le maqam Belloua, « Abou El Lioua », selon la plaque de marbre qu'on trouve à l'entrée du lieu saint, a été construit en 1946, ses portes ont été ouvertes en 1956. L'édifice a été reconstruit en 1985 mais son ouverture officielle n'a eu lieu qu'au 21 aout 2003 par le Ministre des affaires religieuses de l'époque.

### **8- Les mosquées**

Le village entier contient quatre mosquées dont Timeemmart (Balloua) est la plus grande. Les trois autres sont moins grandes. Deux dans le village Lbour dont une très ancienne et petite « Lġamae n Tiyilt » et la « Mosquée des Chouhadas » qui est récente. « Taqarrabt » ou « Sidi Mohend Ou Belkacem » est dans l'autre côté à Techt elle aussi est ancienne. Selon la légende, le saint est l'un des premiers arrivés au village.

D'après les imams, les quatre sont des maisons de Dieu, elles sont presque toutes fréquentées de la même façon. Le choix du lieu de prière ne se fait pas seulement sur la base de la proximité mais à la recherche de la nouveauté car on remarque que la mosquée des Chouhadas est la plus fréquenté car l'imam cherche à les attirer en invitant d'autres imams pour faire des khotbas de temps à autre et aussi faire la prière.

### **9-Les fontaines**

Le village contient plus de cinquante source d'eau naturelle et propre, ces sources, avant, étaient beaucoup utilisées par les villageois, mais avec les constructions quelques unes ont finit par sécher et ne plus donner d'eau, d'autres ont été complètement abandonnées car elles étaient polluées par les conduites d'assainissements, et le peu qui reste tel que Tala n Si Salah, Taewint, Zellal, Charea, ein Sefsaf sont toujours là avec leur

bonne eau potable.

Après l'indépendance, les fontaines sont un peu abandonnées, la plupart même ont disparus. Mais après des années la fréquentation des fontaines est renouvelée et les villageois retournent aux fontaines.

#### **10- Les services publics**

Le village contient une annexe de la mairie qui était ouverte en 1890 après le commencement de l'état civil à Tizi-Ouzou, et aussi une petite poste qui a été inauguré après l'indépendance. En plus du Sanatorium, il y a une petite salle de soin (un dispensaire) public ouvert en 2001, et dans le future proche l'ouverture d'une polyclinique attaché à la direction de la santé publique.

#### **11- Les antennes de télécommunication**

La première chose qui attire l'attention en regardant Redjaouna notamment de la ville de Tizi-Ouzou sont les antennes de télécommunications appelées par la plupart des villageois surtout les plus jeunes les « Tours Eiffel ».

#### **12- Le téléphérique**

Le projet en cours du téléphérique de Sidi Belloua est d'une longueur totale de 7 km, d'une altitude de 700m pour 120 cabines comportant 06 gares dont quatre intermédiaires. Ce projet est attribué à une société française Poma, qui s'est associée avec une entreprise algérienne de génie civil BAPIVA en plus de l'assistance de la société TRAVOMED.

Ce moyen de transport par câble est composé d'une partie en télécabine et une autre de téléphérique. Il permettra de relier la gare multimodale (routière et ferroviaire) de Kef Nâadja et Bouhinoune à la haute ville de Tizi-Ouzou, pour un débit horaire de 2000 personnes, puis reliera la haute ville de Tizi-Ouzou à l'hôpital de Sidi Belloua (1000 personnes/heure), ensuite il reliera l'hôpital de Sidi Belloua et le village de Redjaouna situé en hauteur qui surplombe la ville de Tizi-Ouzou (550 personnes/heure). Le projet permettra d'améliorer la situation du transport urbain, de désengorger les artères de la ville de Tizi-Ouzou et de réduire la nuisance sonore ainsi que la pollution atmosphérique.

### Conclusion

Le village de Redjaouna abrite ainsi une population sur un mont surplombant la ville de Tizi-Ouzou. Cette proximité avec le chef-lieu de la wilaya et l'implantation d'un sanatorium à sa lisière lui donne une dynamique assez singulière. En outre, l'existence du mausolée Sidi Belloua a procuré au village un prestige qui dépasse le cadre local. Ces caractéristiques sont à l'origine d'interactions dans le passé et le présent entre les villageois et les groupes ou individus qui viennent en pèlerinage au saint ou bien à l'hôpital pour rendre visite à leurs proches malades. Ces éléments ne peuvent à notre avis qu'alimenter une mémoire collective témoin plus ou moins fidèle d'événements passés.

## Chapitre III

---

### La mémoire à l'épreuve du passé

## Introduction

Dans ce chapitre, nous avons tenté d'exploiter les entretiens déjà réalisés sur le terrain. Nous nous sommes focalisés sur la fondation et l'évolution du village. La démarche s'appuie sur les récits d'informateurs qui ont voulu nous livrer le contenu de leur mémoire héritée et probablement adaptée au présent. Nous avons recouru à eux « pour fortifier ou infirmer, mais aussi pour compléter ce que nous savons d'un événement dont nous sommes déjà informés de quelque manière alors que, cependant, bien des circonstances nous en demeurent obscures »<sup>13</sup>.

### 1-Fondation, évolution et peuplement du village

Comme premier point, dans cette enquête, on a posé la question de la fondation du village. Cette question n'a pas eu de réponses précises mais plutôt des récits incertains issues des mémoires transmises de génération en génération. L'absence d'une histoire écrite est donc compensée par la mémoire car « l'histoire est une mémoire morte alors que la mémoire collective influence l'identité du groupe »<sup>14</sup>. Cette mémoire concourt continuellement à construire l'identité villageoise et à entretenir le lien social. Sa fonction est sociale car elle ne cherche pas à relater les faits passés fidèlement. Elle cherche à maintenir la cohésion du groupe. Selon M.Halbwachs « aucune mémoire n'est exactement fidèle aux faits passés puisqu'en les reconstruisant la société les déforment ». D'après lui « le souvenir est une reconstruction déformante du passé : une reconstruction c'est de rassembler des unités éparses de souvenirs bruts, et une déformation c'est de reconstruire selon une exigence de cohérence sans viser la fidélité au passé »<sup>15</sup>. Nous livrons dans ce qui suit quelques-unes des versions liées à la fondation du village.

« Je suis incapable de vous dire à quel moment elle a été créée. De mémoire, on nous dit que les premières familles, sans les citer, sont montées donc se sont installées à Redjaouna lors de la création de la ville de Tizi-Ouzou par les Turcs. Lorsque les Turcs ont installé le Bordj militaire là où il y a la caserne au centre de la ville. Tizi-Ouzou n'était pas encore créée comme ville donc les premiers habitants de la ville de Tizi-Ouzou et de ses environs ont été d'abord ceux qui ont accompagné les Turcs. Les militaires, les comment dire, les auxiliaires qui les accompagnaient et quelques petites familles travaillant les terres

---

<sup>13</sup> - Halbwachs Maurice, *La mémoire collective*, op.cit. p.51

<sup>14</sup> - Ibid.

<sup>15</sup> - Ibid.

de la vallée de Amraoua. La vallée d'Amraoua était contrôlée par la famille des Ait Kaci. Sinon il y avait nous-mêmes, on fait partie de la famille Ait Amar qui habitait ce couloir de la vallée de Amraoua qui va de Azazga jusqu'à Dellys. Donc les familles autochtones, des Berbères, qui habitaient cette vallée travaillaient les terres qui allaient donc dans le sens de cette plaine. C'était pendant cette période là qu'il y a eu des familles qui ont quitté par nécessité sociale des villages reculés de la haute Kabylie. On retrouve aujourd'hui beaucoup de familles issues de Béni Douala particulièrement et un peu d'autres comment dirai-je d'autres cités de la Kabylie. Mais la majeure partie des gens qui sont venus à Redjaouna sont à soixante pour cent de Béni Douala quelques autres familles sont issues de ceux que j'ai cité tout à l'heure de la vallée de Amraoua. On retrouve une ou deux familles qui sont venues d'Azazga de Cheurfa n Bahloul. Voilà à peu près donc on peut se situer au dix-septième siècle c'est-à-dire fin 1600 début 1700 les débuts des populations. Mais Redjaouna a été peuplée beaucoup plus à partir des mouvements de l'invasion française. Quand les Français étaient arrivés dans la vallée de Amraoua ils se sont installés au camp du Maréchal ce qu'on appelle Tadmaït aujourd'hui pour maintenir l'ordre en Kabylie. C'est à ce moment là qu'il y a eu beaucoup de mouvements de population et la France plus elle avançait plus les petites familles résistantes prenaient la fuite et abandonnaient même leurs terres pour monter vers les montagnes. Redjaouna a fait partie de ces mouvements de populations donc qui sont montées vers les hauteurs pour échapper à l'invasion. Pour échapper comment dirai-je à l'armée française qui, de ce temps là, tuait tout ce qu'elle rencontrait. Il y avait cela pour échapper à la violence provoquée par l'armée française. Donc nous pouvons dire que le village de Redjaouna tel qu'on le voit aujourd'hui a été peuplé au dix-huitième siècle puis aux environs de 1880-90. Ce sont les mêmes familles qui y vivent à présent. Les dernières familles sont arrivées à la fin du dix-neuvième siècle. Voilà à peu près ce que je peux dire sur le peuplement de notre village ». (Said)

Dans un autre entretien avec un autre enquêté, on a eu une autre version de la fondation et le début de l'histoire de ce village car il a donné des points importants où il a relié l'occupation du village au commencement de l'humanité. Il l'a aussi relié aux richesses et à la terre du village :

« Par exemple si on prend Redjaouna comment elle a commencé, il faut élargir. Si on commence à parler on va commencer par les oliviers. Les oliviers vivent 200, 300, 400 ans. Quand on part des oliviers existant depuis 400 ans, ce village remonterait au moins à leur âge. Par exemple quand tu pars aux forêts, quand on voit c'est une montagne c'est

divisé en parcelles. Les parcelles gardent encore les traces du travail humain. Donc on ne peut pas aller chercher quand le peuplement a commencé ça peut remonter à six, sept, huit, dix siècles. On ne peut pas dire quand est-ce qu'il a commencé mais qui peut dire quand ? » (Amar)

Dans un extrait, l'enquêté appuie son idée en disant que le village n'a pas été construit seulement pendant l'occupation turque mais bien avant. Quand Amraoua était habitée ce village l'était aussi :

« La transmission est un peu confuse. Le jour où Amraoua était occupée, Redjaouna l'était aussi. C'est un point stratégique parce que c'est le seul point qui a 180 degrés, cent pour cent. Quand tu montes à Sidi-Belloua tu domines tout Amraoua. Il faut commencer par ses richesses. L'Homme dans ses déplacements a toujours suivi les richesses, il les a exploitées. Qu'est-ce qu'on peut exploiter ici ? Quand on prend l'olivier de Redjaouna quand je suis allé hier, j'ai pensé à toi parce qu'aujourd'hui on a perdu le sens de l'histoire, on a perdu le sens des choses, mais à l'époque non. A l'époque ils connaissaient bien les terres comme leurs poches.

Ce n'est pas une occupation, ce n'est pas une forteresse. Elle a été habitée depuis la nuit des temps. Quand tu cherches, Douar Belloua commence de la haute ville et là c'est l'olivier et cet arbre remonte à avant les Romains et avant même les Grecs. A leur arrivée, le lieu était déjà occupé. Par exemple comment la France est arrivée à Fort-National ? Oui on le sait mais occuper une terre ! La Kabylie entière est connue par Amraoua, le château [forteresse] qui est l'actuelle caserne n'a pas été choisi au hasard c'est parce que c'était aussi un bon point stratégique. C'était pour dominer toutes les terres de la Kabylie, de Amraoua le château était occupé par les Romains d'abord puis les Turcs. Les Turcs c'était hier, c'est récent. Après, ce sont les Français. Amraoua était peuplée bien avant. C'est pour ça je vous dis qu'il faut commencer par les richesses, il faut faire allusion à certaines choses, à une histoire ». (Amar)

« Mais pour retracer une histoire d'un lieu-dit, il faut commencer par Amraoua, on ne peut pas parler de Redjaouna sans parler de cette vallée. La population a commencé à cultiver et à exploiter les terres de Amraoua il y a longtemps. Qu'est ce qui peut, par exemple, intéresser l'Homme pour venir ici. Pourquoi est-il venu ? Qu'est ce qui l'a intéressé ? L'histoire de l'Homme remonte à des centaines de milliers d'années. Il cherchait les terres propices pour se sédentariser. Les terres de Amraoua sont fertiles et

peuvent faire vivre le cultivateur même s'il ne cultive pas en hiver. Pour s'y sédentariser, il faudra qu'il dispose de réserves de blé, de figues sèches, de raisins secs. Une fois sa maison pleine, il peut rester trois ou quatre mois en attendant les récoltes. Amraoua est bien mieux que les chaînes du Djurdjura. Elle jouit d'un climat clément qui permet aux êtres humains et au bétail d'y vivre. Donc les terres étaient bien riches au point où tout ce qu'on sème pousse. Cette terre ne peut qu'être convoitée par l'Homme : le blé, la figue. Redjaoua avec tous ses oliviers est la première productrice d'huile ce sont des milliers de litres. Amraoua est la première en Kabylie et s'ils sont venus ici c'est pour ces richesses là. C'est par ça qu'il faut commencer, qu'est ce qui a ramené la population ? Qu'est ce qui l'a motivée ? Une certitude que je vous donne Amraoua et bien particulièrement Redjaoua était occupée bien avant les Romains. Un lecteur vous dira pourquoi ? Je vais vous donner les points par rapport aux richesses et par rapport au climat, quatre saisons... Tout le versant sud de Redjaoua est composé d'oliviers, tout, rarement où on trouve un figuier car ils savaient que c'est le premier des choix que cette terre est meilleure pour l'olivier. Il donne le dos à la mer et à l'air marin, ils savaient qu'il pouvait être meilleur et la production sera meilleure et le versant nord est fait beaucoup plus pour le fruit. » (Amar)

Un autre point très important est abordé, celui des familles et notamment les premières à peupler le village. Cette question un peu délicate a suscité un certain embarras chez les enquêtés dont les réponses étaient hésitantes.

« Je pense que pour dire qui sont venus en premier, j'ai bien peur de mentir parce que je ne maîtrise pas exactement quelles sont réellement les familles qui sont venues les premières. Mais d'après les vieux, les premières familles qui sont arrivées sont celles qui ont plus de terrains, celles qui occupent le plus de terrains dans le village. Donc, quand on parle de ce choix c'est-à-dire cet indice on peut trouver ici à Techt on commence par les Bounar les Amalou les Asma les Agguini. Puis je pense, après les quatre familles, on peut aller à Lbour : les Allem, les Bellil, les Medani, sont les familles qui se sont installés avant les autres. Cela ne veut pas dire qu'elles étaient seules. Il se peut que j'ai oublié d'autres noms de familles ou d'autres qui ont disparu. » (Said)

Notre enquêté s'est servi de sa mémoire, des histoires dont il se souvenait pour nous faire cette classification ou une chronologie de l'arrivée des familles au village. L'oubli accompagne ses propos car il ne s'agit pas de souvenirs vécus mais d'une mémoire transmise de génération à génération. Les altérations que les récits subissent dans ces cas donnent lieu à des hésitations et à des « corrections » aux fins d'éviter des conflits ou de

raviver de veilles querelles. Notre interlocuteur n'a pas hésité, d'ailleurs, à exprimer sa peur de mener notre recherche dans une « fausse piste ». En fait, dans le cas d'une mémoire orale, il est quasi impossible de démêler la vraie piste de la fausse. Il a pu produire son discours en fonction des versions qu'il a lui-même entendues avec probablement une théorie produite par lui-même et qui établit une relation entre l'antériorité des familles et l'ancienneté de leurs propriétés. Ces familles citées sont considérées comme les plus grandes du village, que se soit du côté des biens matériels mais aussi du côté du lignage, que se soit à Techt ou à Lbour. Vu que notre terrain est bien le village Techt, on va se focaliser sur cet endroit car c'est celui qu'on maîtrise le mieux. Notre interlocuteur poursuit donc sa version :

« Puis les autres arrivaient après. On retrouve les Gribis après les Agguini de Lhara après les Gribis les Hammami les Boukhebou, les Aouam, les Merbah et les Toudeft qui viennent bien après. Il y a les Houfel ceux-là ils sont venus presque en dernier. Ils se sont succédés les uns derrière les autres. Et c'est la même chose à Lbour ; on retrouve après les trois familles : les Malki qui ont été ramenés par les Allem et les Zidane. On cite les grandes familles parce que des fois il y a les petites familles qui nous échappent. Voilà à peu près les grandes familles qui sont arrivées. » (Said)

« Les Saoudi parmi ceux qui sont arrivés au milieu, les Saadoune et les Saoudi c'est comme les Aouam ils sont arrivés au début du dix-neuvième siècle vers 1810 1820 c'est-à-dire juste avant que la France envahisse l'Algérie». (Said)

Dans les limites de notre travail ethnographique, nous ne pouvons pas confirmer ou bien rejeter cette chronologie que l'enquêté a donnée. On ne peut pas aussi dire quel quartier était peuplé en premier, les familles citées sont éparpillées un peu dans le village, elles ne se sont pas installées dans le même endroit. On va se baser sur le quartier Techt car c'est notre terrain. Si on prend l'exemple des noms qui apparaissent dans le discours comme pionniers du village, les familles se répartissent de la manière suivante : les Agguini occupent en grande partie toute Lhara akkin, les Bounar occupent Lhara oufella jusqu'à Taqarrabt, qui se situe à l'opposé de la précédente, les Asma sont majoritairement dans Tighilt qui est situé entre les deux parties précédentes. Quelques uns parmi ces derniers, sont très proches de Lhara oufella car avec l'extension du village plusieurs individus sont allés construire au delà de leur territoire. Contrairement aux autres, les Amalou sont installés du côté bas de Taqarrabt, Amrah, Tifirest jusqu'à Techt qui est aussi une partie du quartier Techt qui a pris le même nom. Un chemin très important relie ces petits quartiers,

ce n'est pas une grande route mais il suffit pour les habitants pour circuler et raccourcir les chemins sans devoir passer par la route principale.

Dans ce point aussi on a eu une autre version de la part d'un autre enquêté qui refuse cette idée d'antériorité dans le village. Sa réponse est comme suit :

« Celui qui te dira que je suis d'une ancienne famille ou d'une récente famille ramène-le moi ici. Ces choses là le premier le dernier quelqu'un qui parle de ça va te dire que je suis ancien ça signifie quoi ? Que Redjaouna lui appartient ? C'est une agglomération, c'est une société, nous partageons les mêmes valeurs et la même culture, vous avez compris ? Il n'y a pas d'ancien ni de récent à partir du moment où il est rentré ici il fait partie de la société aucune différence. Dans une société, il n'y a pas d'anciennes familles, il n'y a pas de nouvelles familles, il faut partir de cette compréhension : la société est une famille ». (Amar)

Il est vrai que l' « antériorité » pourrait en effet être brandie comme une source de légitimation monnayable au présent en capital symbolique. L'attitude de notre interlocuteur - exilé en France pendant 17 ans sans discontinuité - laisse entendre un besoin d'oubli qui accompagne toute mémoire collective porteuse de contradictions ou de conflits potentiels. L'expérience hors du village procure une autre vision du monde qui ne met pas les liens de sang ou la prétendue antériorité en avant. Une vision qui privilégie la citoyenneté moderne.

## 2. Lbour ou Techt

Toujours selon les récits de la mémoire collective, la question des endroits ou des lieux que les premiers arrivants au village occupèrent, fut posée. La toponymie devient alors un enjeu important dans l'acte de nommer les lieux et les lier à des référents mémoriaux. Il s'agit de vérifier « dans quelle mesure les toponymes restituent, ou pas, ou peu, la réalité référentielle qui est à la base des désignations. Pour examiner donc quelles sont les limites et quels sont les pouvoirs de la mémoire collective<sup>16</sup>.

« Toujours de mémoire, je m'excuse à l'avance si parfois je cite une chose et son contraire. De mémoire d'après nos vieux dans les années 1950, alors que j'avais huit ans, je les entendais discuter comme ça. Le premier peuplement a commencé à Lbour mais il a

---

<sup>16</sup> - Fabre Paul, « La microtoponymie et les limites de la mémoire collective », *Nouvelle revue d'onomastique*, n°11-12, 1988, p. 3

commencé à Techt juste après. Nous pouvons dire peut être que le village a commencé à être peuplé au même moment. Mais ce serait à Lbour que les premiers se sont installés.

Les premières familles se seraient installées à Lbour au même temps à Techt successivement à une différence peut-être de dix ou vingt ans. Mais je ne peux pas vous situer réellement je ne peux pas être certain des familles qui sont arrivées en premier. Je suis incapable de vous le dire maintenant sauf si on fera s'il le faut des recherches on pourra peut-être les trouver. Même si de mémoire on a pas les gens qui peuvent aujourd'hui nous affirmer une réalité ». (Said)

Il y a une ambivalence dans les affirmations de l'interlocuteur. Il balance entre un avis et un autre parce que la mémoire collective en elle-même est hésitante à ce sujet. Le recours aux archives coloniales peut-il être d'un secours notamment les registres du cadastre qui ont recensé les terres et les propriétaires ? Ces documents remontent à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle alors que le peuplement du village est beaucoup plus lointain. Ces archives peuvent néanmoins servir à confronter des données et à recouper certaines informations afin de reconstituer une part du passé du village. Reconstituer ne veut pas dire relater une réalité notamment lorsque la mémoire collective s'appuie sur des récits oraux. Durant l'histoire du village, des familles ont disparu ou l'ont quitté ; d'autres ont rejoint l'agglomération. L'histoire du peuplement est fortement liée à la terre puisque des familles se sont enracinées à Redjaouna en acquérant des terrains soit par des transactions soit par la voie de l'héritage comme c'est le cas de beaucoup de femmes mariées en dehors du village et qui reviennent s'y installer avec leurs maris et enfants après avoir hérité d'un terrain familial. Néanmoins, le foncier étant une question sensible dans un environnement social où il revêt une valeur symbolique incontestable, sa transmission ou sa vente restent limitées à des groupes restreints qui appartiennent au village ou qui en sont originaires.

« On peut toujours se fier au service des cadastres qui ont enregistré les premiers actes de terrains des familles qui possèdent des terres dans notre village. Parce que les Français quand ils ont fait le recensement, ils inscrivaient sur les registres qui est le propriétaire par exemple de tel champ, de tel jardin, de telle oliveraie, de telle figueraie. Et puis on inscrit dans l'acte si c'est une parcelle de terre qu'il a hérité de ses parents qui étaient déjà là, ou bien il l'a acheté d'une autre famille. Automatiquement, quand on retrouve un Asma qui a acheté des terrains chez un Bounar ou chez un Aouam en 1850 ça veut dire que le vendeur était plus ancien dans le village que celui qui a acheté. C'est beaucoup plus par cette méthode qu'on pourra par la suite retrouver quelles étaient les premières familles qui se

sont installés au niveau du village de Redjaouna. Mais ce qui est certain c'est que les familles que je vous ai citées étaient les premières à s'installer à Redjaouna. Ce qui est encore certain c'est que les premières familles ont peuplé Lbour puis viennent celles de Techt. Seulement l'intervalle entre les deux ne dépasse pas une décennie». (Said)

Encore une fois, on n'a pas de preuves matérielles sur quel quartier ou quel côté est peuplé en premier. Ces deux parties forment un seul et même village, tout le monde dira que « Redjaouna d yiwet, Techt akked Lbour d yiwet ». Quand bien même des rivalités entre les deux quartiers sont visibles notamment dans les surnoms à travers lesquels les uns qualifient les autres : « at Lbour aqaru lbour », « at Techt aqaru tukhechacht » .

En ce qui concerne les échanges matrimoniaux, ils se font bien entre les deux parties, sauf qu'il y a un proverbe ou une phrase que les anciens ont laissé et que les villageois utilisent encore qui : « yellis n Lbour xas awitt-id ma d yellis n Techt xas outettak-ara ar Lbour ». Cette phrase a beaucoup de sens en ce qui concerne les mariages. Les filles de Lbour se marient vers Techt car après son installation la vie lui sera plus facile car ils sont moins sévères et elle n'est pas considérée comme un esclave. Donc après quelque temps elle s'intègre et adopte leur mode de vie. Contrairement aux filles de Techt qui se marient vers Lbour même après plusieurs années de mariage quand on lui parle de son mariage elle vous dira que les gens de Lbour c'est le plus mauvais choix que j'ai pu faire et qu'elle n'arrive toujours pas à s'habituer ou à comprendre leur mentalité. Mais cela n'a jamais été une barrière pour stopper ces échanges car ils se font encore. Preuve que les représentations produites par les deux quartiers empruntent plus aux stéréotypes qu'aux réalités vécues.

### **3. Du toponyme « Redjaouna »**

L'origine du nom Redjaouna n'est pas négligeable, car c'est une appellation qui est apparue probablement pendant la colonisation française. L'état civil institué par l'administration coloniale mentionne « Douar Belloua » pour les deux parties du village : Techt et Lbour.

« Je suis incapable de vous dire... Pendant la colonisation, on nous appelait le « douar de Belloua ». Donc le nom « Redjaouna » a été donné par les Français. C'est dans les premiers recensements réalisés par les Français que ce nom de Redjaouna a été donné c'est-à-dire en 1858 ou 1862. Les Français ont d'abord recensé les villages avant de

recenser les populations. Ce que je sais c'est que la dénomination de « Redjaouna » apparaît pendant cette période. Est-ce que ce nom existait avant l'arrivée des Français ou est-ce que c'est juste quand les Français ont fait le recensement, cela je l'ignore». (Said)

« Il y a peut être une autre précision qu'il faut donner. Redjaouna faisait partie de Amraoua dont les populations se trouvaient sur la vallée même ou sur les hauteurs qui la surplombent. Pour son sens, si on se fiait aux expressions populaires, il paraît que c'est pendant les guerres de résistance contre l'invasion des Français que les premières populations sont montées vers Redjaouna. Il y avait d'autres qui les suivaient et criaient 'rjawna rjawna' 'attendez-nous'. Les premiers se sont sauvés, d'autres disaient 'attendez-nous' 'attendez-nous'. C'est pour ça que je vous disais toute à l'heure que le nom provient du recensement colonial. Les Français qui entendaient 'rjawna, rjawna' ont appelé cette montagne Redjaouna et l'ont mentionné dans leur recensement. C'est l'expression populaire, elle est vraie, elle est fautive, on ignore encore ». (Said)

Un autre récit est recueilli auprès d'un autre enquêté :

« Je suis incapable de vous répondre, c'est Douar Belloua, moi c'est ce que je connais. Redjaouna c'est un surnom. On raconte que lorsque les villageois de Redjaouna arrivaient à la Haute-ville, les habitants de cette dernière leur disaient en arabe, « arjawna », attends-nous. Je ne sais pas, d'où c'est venu, parce-que la haute-ville était arabisée depuis un moment. Je ne sais pas moi, je suis incapable de répondre à cette question ». (Amar)

On peut constater que cette appellation n'est pas encore claire et son origine est encore floue. Quant aux toponymes qui désignent les deux parties du village, les versions des récits qui expliquent leur origine apparaissent comme vraisemblables. Techt est un type d'arbre en dialecte kabyle. Lbour est la terre laissée en jachère. Ce sont les sens des appellations données aux deux parties du village.

« Quand les gens sont arrivés, la partie de ce qu'on appelle actuellement Lbour, que ça soit vers le nord ou vers le sud, était inculte. Donc Lbour veut dire une place qui n'a jamais été labourée ni travaillée. Et c'est quand ils sont arrivés qu'ils ont commencé à défricher et à travailler. On peut appeler Lbour un champ qu'on abandonne. Techt c'est plus facile encore, c'est lié à un arbre. Il paraît que quand les premiers habitants sont arrivés pour habiter cette partie, il y avait plein d'arbres de cette espèce. Donc, ils se sont dit qu'on est venu s'installer à Techt ». (Said)

#### **4. Les rapports entre les deux parties du village**

Les échanges matrimoniaux et commerciaux entre les deux côtés se font très bien depuis toujours. Aucun conflit ni guerre n'ont été signalés par la mémoire collective. Comme tous les villages, il y a de petites jalousies, de petites rivalités entre les villageois. Sinon, l'entente a toujours été présente. Avec l'évolution du village et de la population, les deux parties ont séparé les comités car c'est devenu énorme et pas facile à gérer. Toutes les pratiques qu'ils faisaient ensemble ont été séparées pour que chaque partie gère au mieux ses affaires.

« Quand la population était petite, les villageois faisaient tout ensemble. Mais quand ça a grandi le village s'est scindé en deux. Il n'y a pas de séparation c'est par rapport à la population. Il faut exclure complètement la différence. Si c'est une différence de population, de religion, de culture, de langue, ou peut parler de différence. Il n'y a pas de différence on ne peut pas la créer. Chacun occupe un versant tout en cohabitant avec l'autre. Mais il n'y a pas de différence, il faut exclure cette pensée. Tu peux aborder tous les côtés, le culinaire c'est le même, la religion c'est la même, les mosquées sont les mêmes. Donc il n'y a pas de différence ».

Il n'y a aucune frontière entre ces deux parties, c'est plutôt une frontière imaginaire, du portail du cimetière principal vers la droite c'est Techt vers la gauche c'est Lbour. Le maqâm est au milieu en haut, ni conflit ni dispute n'ont été enregistré. Ce sont deux parties rivales, mais sans incidences, même si on peut sentir l'existence de malentendus, ceux-ci ne sont pas exposés à l'extérieur. La cohésion du village est alors préservée par des équilibres que tout le monde tient à préserver.

« Il n'y a pas de conflit, le conflit c'est l'ignorance. Avant, quand il y avait des réunions, les gens de Techt allaient moins et ceux de Lbour venaient tous. Quand il y avait un mort ou une participation ceux de Lbour sont là et ceux de Techt étaient moins nombreux c'est tout... Il y avait des moments où ils faisaient tout ensemble mais maintenant ils ne peuvent pas, c'est énorme. Il n'y a pas eu de guerre entre les deux donc il n'y a aucune séparation. Techt et Lbour forment un seul village ». (Amar)

#### **5. Le saint Sidi Belloua**

Sidi Belloua, lors de son installation, a choisi un lieu important et stratégique, le plus haut du village d'où il pourra observer les terres environnantes. Ce saint ignoré par les

ethnologues français et même par les chercheurs algériens est aussi appelé « Sultan n Amraoua ». Son histoire est racontée par les villageois car il fait partie de leur culture et de leur mémoire. Elle est transmise de génération en génération depuis des siècles. Voici quelques récits à son sujet :

« Abou Liwa est venu donc aux environs du huitième ou neuvième siècle de l'Hégire c'est-à-dire entre les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles de l'ère grégorienne. Redjaouana ne serait pas encore peuplée, son peuplement intervient environ un siècle après la mort du saint c'est-à-dire entre les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles. On raconte qu'Abou Liwa était un missionnaire qui vivait en ermitage. Il aimait s'isoler longuement dans cette montagne couverte d'une forêt ». (Said)

« Quand on aborde l'histoire des saints il faut être prudent pour ne pas se tromper. Nos vieux racontent que sidi Belloua, qui dans la réalité s'appelle, Abou Liwa était le frère de Lalla Saida et de Lalla Gouraya. Ils seraient venus de Syrie (Cham) avec un groupe de missionnaires musulmans. Sidi Belloua s'est fixé à Redjaouana, Lalla Saida à Tizi-Ouzou où elle est morte et Lalla Gouraya à Bejaia. Sidi Belloua est mort et enterré ici à Redjaouana. On raconte aussi que sa venue correspond au moment où les musulmans étaient chassés d'Espagne ». (Said)

Avec les années, cet endroit a subi des changements. Beaucoup de pratiques ont disparu, un nombre important de villageois ne peuvent plus accepter le nombre de pèlerins qui viennent au mausolée du saint pratiquer les rituels des ziaras. La *hadra* et le *bendir* ont disparu ainsi que la thérapie par transe. Selon un enquêté, cet endroit ne doit pas être touché, ni modifié :

« J'y suis allé dernièrement, j'étais vraiment sidéré, ils l'ont saccagé, ils ont tout changé ttaq abahri ils l'ont enlevé, l'xelwa aussi... Ils ont détruit son sens, Belloua n'est pas une personne, c'est un saint c'est-à-dire il dominait les terres Amraoua ; Sultan n Amraoua. Sidi Belloua était un homme de savoir qui a plus que la connaissance de l'Homme, il n'a pas fait l'université de l'Homme mais il a fait la faculté des Dieux. Car moi je connais son architecture, comment qu'il a disposé la maison. Il y a eu beaucoup de savoir à l'intérieur, il n'a pas construit juste comme ça. Je trouve que c'est dommage qu'il soit détruit. Ils ont enlevé ttaq abahri d'où on peut voir la kaâba c'est-à-dire la qibla. Si seulement tu voyais ses portes, elles sont orientées pour être en contact avec Dieu... Lxelwa a aussi été modifiée. Avant elle donnait sur la cuisine qui est la vie, maintenant elle méconnaissable ». (Amar)

Un mémoire de fin d'études a été consacré au lieu saint de Sidi Belloua. Les auteurs<sup>17</sup> ont fait une description ethnographique de la zaouïa, les ordres religieux et son fonctionnement et sa gestion interne et en fin les pratiques rituelles et les jours des ziaras. Ce travail s'est focalisé vraiment sur le lieu et s'est étalé sur toutes les pratiques et tout ce qui concernait cet endroit. Il est très important puisque le saint représente un élément essentiel et les gens s'identifient en tant qu'habitants de Sidi Belloua, le saint protecteur du village. Son histoire reste toujours incertaine ou même inconnue car il n'existe aucune trace écrite mis-à-part son tombeau, sa mosquée et un arbre généalogique qu'on trouve à l'entrée du lieu.

« Malheureusement nous n'avons jamais retrouvé ici chez nous alors qu'on nous avait dit que les archives existaient quelque part mais personne n'a jamais cherché à trouver ses archives. A notre niveau ici à Redjaouna on n'en a pas et on n'a pas les preuves évidentes de ce qu'on dit, à quel moment, etc.» (Said)

Pour en finir un enquêté qui a refusé de nous expliquer et de nous donner des détails, s'est contenté de nous dire :

« Quand tu dis c'est quoi ? C'est comme tu dis c'est quoi une mosquée ? C'est un lieu de spiritualité, il faut qu'elle existe. L'Homme ne peut pas éviter les prophètes et les saints, c'est un saint qui nous bénit par sa baraka. Mais chercher le comment du pourquoi et qui est quoi, ce sont des questions qui relèvent de Dieu, on n'a pas à s'y mêler. Donc prend-le comme le commandeur de Amraoua, car je ne peux pas rentrer dans les légendes ». (Amar)

### Conclusion

Les récits de groupes sont traversés par des récits individuels (biographiques). Ils servent alors à raconter une histoire individuelle par laquelle peut se lire l'histoire du groupe. Dans ces récits, l'oubli est toujours présent, il est même nécessaire. « L'opérateur principal de la mise en "fiction" de la vie individuelle et collective, c'est l'oubli »<sup>18</sup>. Pour Marc Augé, l'oubli est aussi nécessaire que la mémoire, car si beaucoup cherchent à oublier ou font semblant d'oublier c'est justement afin d'« oublier pour rester présent, oublier pour ne pas mourir »<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> - Bellabed Samia, Boukherroub Djedjiga, Boukhir Ghalia, *op.cit.*

<sup>18</sup> - Augé Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot & Rivages, 1998, p. 47

<sup>19</sup> - Ibid. p. 122.

## Chapitre IV

---

### Mémoire de la guerre de libération

## Introduction

La période coloniale est un point qu'on voulait aborder dans un chapitre, car c'est une période à laquelle la population est encore sensible. La mémoire la concernant conserve encore des souvenirs de vivants qui racontent ainsi leurs expériences et leurs représentations d'un passé proche. On a préparé quelques questions sur le sujet pour pouvoir collecter le plus d'informations possible sur la participation du village à la guerre de libération nationale et les événements marquants qui s'y sont passés pendant cette période.

### 1. Le village et la guerre de libération

Le monument érigé aux martyrs du village célèbre la mémoire de ceux qui se sont sacrifié pour la nation. Il représente également un symbole important pour tout villageois car il indique le degré de participation à l'indépendance du pays et donc l'acquittement d'une dette envers lui. Les récits de nos informateurs insistent tous sur le rôle de Redjaoua dans cette épisode de l'histoire contemporaine de l'Algérie. Dans cette partie de la mémoire collective, ce sont les souvenirs des témoins directs des événements qui s'expriment. L'intensité avec laquelle elle est abordée montre comment les souvenirs façonnent la reconstitution d'un passé récent notamment lorsque les acteurs y sont directement impliqués. Les récits collectés sur la mémoire de la guerre de libération se rattachent rarement à l'histoire globale de la nation, quand bien même elle s'y intègre dans les objectifs de la lutte. Ils focalisent plus sur les histoires individuelles et familiales du village. « Il y a des événements nationaux qui modifient en même temps toutes les existences. Ils sont rares. Néanmoins ils peuvent offrir à tous les hommes d'un pays quelques points de repère dans le temps. Mais d'ordinaire la nation est trop éloignée de l'individu pour qu'il considère l'histoire de son pays autrement que comme un cadre très large, avec lequel son histoire à lui n'a que fort peu de points de contact».<sup>20</sup>

Nous livrons au lecteur quelques uns de ces récits.

« C'est un village qui a beaucoup donné, qui a beaucoup participé c'était une plaque tournante. C'était une zone protégée et les Français le savaient. Va au monument et tu verras combien d'hommes a donnés Redjaoua. Ceux qui sont listés au monument sont tombés au champ d'honneur ».

On a un témoignage très important et très détaillé sur Redjaoua et la guerre de libération :

---

<sup>20</sup>- Halbwachs M., *La mémoire collective, op.cit.*, p. 128

« Redjaouna, à l'instar de tous les villages de la Kabylie, était déjà préparée pour la révolution bien avant novembre 1954. Le village comptait déjà un minimum de deux ou trois dizaines de militants dans le mouvement national et il y avait aussi un minimum d'une dizaine ça peut-être un peu moins qui étaient membres de l'OS, l'organisation secrète. Nous pouvons nommer Si Mohand Oubouyahyiw connu par son nom Sadoune Mohamed. Il est mort vers la fin des années soixante. C'était lui qui était responsable des membres de l'OS du village. Dès les années 1949-50, le dirigeant Krim Belkacem avec Ouamrane s'étaient souvent réfugiés au niveau de Redjaouna afin de contacter des éléments de l'organisation dans la ville de Tizi-Ouzou. Ceci se faisait en collaboration avec les membres de l'OS du village de Hasnaoua et de Bouhinoune dont les plus connus sont Lamari Ahmed dit lieutenant Ahmed et Sidi Mammam de Bouhinoune dont j'ai oublié le prénom et qui est tombé au champ d'honneur en tant que capitaine de l'ALN. Ces deux membres venaient souvent au village tout comme les militants de Redjaouna se retrouvaient aussi souvent dans la zone Hasnaoua ou Bouhinoune ainsi que Betrouna. Ils tenaient des réunions dans le cadre de leurs activités clandestines. Ceci se passait avant le premier novembre ».

La proximité avec la ville a favorisé ainsi un éveil nationaliste dans le village. En effet, le centre de Tizi-Ouzou était le terrain d'une organisation politique et culturelle très dynamique. Des cellules des partis nationalistes y étaient implantées, des groupes de scouts y activaient régulièrement et sillonnaient les villages en plus des activités de l'Association des Oulémas<sup>21</sup>.

« Redjaouna a compté une bonne dizaine de membres qui ont rejoint le maquis entre le 1<sup>er</sup> novembre et les mois de janvier et février 1955. Lors de l'été 1955, le lieutenant Ahmed, responsable de la région Hasnaoua, Bouhinoune, Tizi-Ouzou, Betrouna dont faisait partie Redjaouna, avait décidé que le village soit épargné par les embuscades au niveau de la montagne et de l'oliveraie qui le sépare de la ville de Tizi-Ouzou. Les raisons de cette décision n'ont été connues qu'après l'indépendance. Il s'agissait de préserver les lieux afin d'assurer l'approvisionnement en médicaments, habillement et armes. Le village devait donc servir de transit entre la ville et le maquis. Il a été dit par la suite que lieutenant Ahmed n'a pas agi tout seul mais avait consulté Amar Lebas qui était responsable de la région de Mizrana. Et comme cette dernière possède une grande forêt, elle abritait beaucoup de maquisards ».

L'année 1956 a vu au moins deux vagues de huit à dix moudjahidines qui ont pris le

---

<sup>21</sup> Voir à ce propos, Mekacher Salah, *Les récits de la mémoire. Tizi-Ouzou, le destin d'une ville et de sa région*, Tizi-Ouzou, El Amel, 2<sup>e</sup> édition, 2010

maquis. L'année 1956 a connu aussi la construction d'au moins trois ou quatre abris qui pouvaient cacher au moins une centaine de moudjahidines. Deux étaient de grands abris construits au lieu-dit Imaghissen. Ils furent aménagés en infirmerie et recevaient particulièrement des blessés graves pour les soigner. Le docteur Yahia Salhi venait soigner les blessés au domicile de Asma Mokrane. Après 1956, d'autres abris furent construits parce que le village était à proximité de la ville et les activités commençaient à y être difficiles. Donc les éléments qui se sauvaient de la ville de Tizi-Ouzou, particulièrement de la haute-ville, venaient s'y cacher, des fois pendant des mois.

« Les années 1957-1959 sont marquées par les souffrances des populations. Cela était dû aux embuscades particulièrement au niveau de Meiza, du côté de Lemmajen, Imalouten et Tizi Bouchene c'est-à-dire le versant Nord de Redjaouna qui donne vers l'Oued Sébaou. En 1958 quelques Moudjahidines de Redjaouna ont disparu à la DOP au lieu-dit l'usine des Ieachouren où se trouve la direction des pompiers de la wilaya. Il y avait là la caserne Dop où on amenait des prisonniers qu'on a arrêté dans le maquis ou alors des Moudjahidines appréhendés suite à des renseignements. C'est pendant cette année que Moqadem Mohammed Cherif a disparu et son fils Amar a été ramené par un capitaine, c'était au mois de juin. Comme il était le chef des mouseblines, il fut torturé sauvagement dans la caserne du DOP. Ensuite, il fut ramené par un capitaine des chasseurs Alpains - qui avait leur siège au lieu dit El Hammam de Tizi-Ouzou, le bâtiment bleu aujourd'hui - au village précisément à Taqarrabt Ljamae. Les soldats réunirent une vingtaine ou une trentaine de personnes dont je faisais partie. Le capitaine nous parla en disant : 'avec moi il n'y a pas de je ne sais pas ou je n'ai pas vu ou je n'ai pas compris. Ou vous êtes avec les Fellagas ou vous êtes avec nous''. C'était ce jour là qu'ils ont ramené Moqadem Amar et l'ont fusillé presque devant nous. D'autres éléments disparurent d'ailleurs et n'ont jamais été retrouvés. Il y avait des services contre la révolution comme le SDEC et la SAS qui voulaient pacifier les populations et les rallier à la France. Ils étaient contre la révolution et ont eu des informations que le village de Redjaouna jouait un très grand rôle dans la poursuite de la révolution ».

## **2. Le rôle des femmes**

A partir de 1959 à Redjaouna, à l'instar des villages de la Kabylie, les femmes ont joué un rôle déterminant pour l'issue du combat. Les hommes étaient au maquis d'autres furent arrêtés. L'affaiblissement des moudjahidine à cause notamment de l'opération « Jumelles » entre juillet 1959 et mars 1960 avait contraint les femmes à redoubler d'effort pour compenser

cela. Mais leur rôle dans les maquis est à relativiser. Durant cette guerre, la femme algérienne n'occupe pas une grande place dans la lutte armée. Du moins, leur contribution ne remet pas en cause leur statut subalterne et ne provoque pas ainsi une révolution dans les rapports hommes/femmes. La représentation de la femme combattante vêtue d'un uniforme et portant une arme au maquis faisait beaucoup plus partie de la stratégie de propagande du FLN/ALN. Elles ne furent pas recrutées systématiquement par celle-ci et les quelques femmes qui rejoignirent le maquis durent défier les règles du patriarcat et bousculer relativement leur statut de femmes destinées à la maison. Selon quelques estimations elles ne représenteraient que 3% du total des *moudjahidine*<sup>22</sup>. Leur « participation s'est faite spontanément, dans le feu de l'action »<sup>23</sup>. Les instances du FLN/ALN ne voulurent pas bousculer l'ordre de la domination masculine, si bien qu'au « maquis, 42 % d'entre elles auraient été infirmières, 44 % cuisinières et blanchisseuses »<sup>24</sup>. Les règles sociales dominantes ont ainsi relégué la femme à des tâches et des rôles plus féminins gardant à l'homme le monopole du monde extérieur. « Plus généralement, en dehors du FLN / ALN, mais en conformité avec son combat, les femmes entretenirent le moral de la société. Elles lui dirent de ne pas désespérer aux heures sombres. Elles scandèrent de leurs youyous les événements fastes. Dans le bled, elles surent parfois, ici et là, se mobiliser pour s'exprimer. Les rapports français notent, à partir de 1960-1961, la multiplication de manifestations de femmes. Les femmes ne furent pas, au sein du peuple, les dernières à célébrer l'indépendance »<sup>25</sup>.

Cette relégation se vérifie également dans la mémoire. Elles sont rendues ainsi invisibles car ce sont surtout les faits d'armes - qui appartiennent à l'univers masculin - qui sont retenues. Les femmes elles-mêmes glorifient dans leurs chants les hommes combattants et se cachent derrière la « bravoure » des hommes.

### 3. Evacuation des villageois

« Redjaoua compte plus de 70 chahids tombés au champ d'honneur. Il y avait des dizaines, sinon des centaines de prisonniers qui ont été arrêtés. D'autres ont été obligés à quitter le village vers d'autres régions en Algérie ou en France. Ce qu'il ne faut pas oublier aussi c'est qu'il y a eu pendant la période 1958 et 1960 des populations évacuées du village de

---

<sup>22</sup>- Cf. à ce sujet, Meynier Gilbert, « Les femmes dans l'ALN / FLN », in Jauffret Jean-Charles, *Des hommes et des femmes en guerre d'Algérie*, Autrement | « Mémoires/Histoire », 2003.

<sup>23</sup>- Amrane Djamila, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991, p. 247. Cité par Meynier Gilbert, *ibid.* p. 308

<sup>24</sup>- Meynier G., *op.cit.*, p. 310.

<sup>25</sup>- Meynier G., p. 311.

Techt pour les enfermer au sein d'un seul village. Des postes de surveillance furent créés pour les contrôler, parce que jusqu'à 1958 il n'y avait qu'une caserne à l'est du village c'est-à-dire à Lbour. Les maisons que les soldats français occupèrent appartenaient aux moudjahidines qui étaient déjà décédés. Pendant ce temps là, ils ont occupé la maison de Bounar Belkacem et une autre maison qui appartenait aux Kheloui ».

« A partir des années 1958 jusqu'à l'indépendance, il y avait malheureusement des sections de harkas ou goumis. Elles étaient composées de volontaires et de maquisards qui se sont rendus. Les harkis ont fait plus de mal que les militaires français, particulièrement contre les civils sans défense ».

Au sujet des évacuations et des destructions, nous avons posé la question : le village a-t-il été brûlé, évacué ? Y avait-il des familles qui ont été chassées de leurs domiciles ?

« Dans le village de Redjaouna, il y a eu des destructions individuelles tant à Lbour que Techt. A Techt par exemple, la maison de Kheloui Hocine a été détruite. Des oliviers furent coupés comme dans le film *l'Opium et le bâton*. Ils ont aussi détruit une partie de la maison de Bounar Belkacem où ils ont installé un poste avancé. C'était la même chose à Lbour. Il y a eu au moins deux ou trois destructions à ma connaissance : la maison de Sadoune Mohammed partiellement et je crois la maison de Zidane Mouh-Oulhadj. Durant l'hiver 1959, une partie de Techt, de Taqarrabt jusqu'à Ighil Larbaâ, fut totalement évacuée. Beaucoup sont partis vers Tizi-Ouzou. Le reste fut accueilli à Tighilt et à Lhara-Akkin ».

La discussion qui est devenu très intéressante, donc ne pouvait pas rester sans poser la question de la cause de cette évacuation. Mais de suite on remarque que cette question n'était pas la bienvenue. Certains ont préféré ne pas répondre et mettre la question de côté. Un autre enquêté a demandé d'arrêter l'enregistrement. Le dernier a préféré répondre et raconter l'histoire mais sans citer les noms.

« La vérité, le village a été évacué. On peut en parler mais sans citer les noms. Donc l'histoire du village de Techt qui a été évacué en fin de l'année 1959 était due à un militaire algérien qui avait déserté l'armée française en tenue militaire arme et bagage. Et comme il a déserté du côté de Thimizar-Loghbar, il est monté vers la forêt de Harrouza en passant du côté du Sanatorium. C'était un jour de brouillard. Il est passé pratiquement devant la caserne de Lbour. Il arrive à la première ou deuxième maison du village, rencontre une femme et lui dit : 'moi je suis un déserteur je cherche les moudjahidines''. La femme fut prise de peur parce qu'elle s'est sauvée de Tizi-Rached et travaillait comme moussebla. Elle était recherchée et

s'est réfugiée avec ses enfants chez ses parents. Pour la rassurer, le déserteur lui dit : "si vous n'avez pas confiance je vous donne mon fusil". Courageusement, elle prend l'arme et l'accompagne. Elle savait que du côté de Techt elle pouvait trouver des contacts car il y avait sa sœur et des membres de sa famille. Arrivée au lieu-dit Taqaat, elle croise un homme qu'elle connaît et lui dit : "cet homme s'est sauvé". L'homme prit peur et croyait que c'était un coup monté. Il lui dit : " moi je ne sais rien". Arrivée à Tighilt, elle rencontre deux autres femmes qui l'ont rassuré en prenant le relai. Les deux femmes accompagnèrent le déserteur jusqu'à Charaë du côté de Techt. De là, une autre femme qui savait où trouver un petit groupe de moudjahidines est allée les avertir. Ceux-ci vinrent le rencontrer et l'emmenèrent avec eux. Le premier homme rencontré avertit les militaires français sans savoir où le déserteur était-il parti. C'est comme ça que le village de Techt fut évacué et fouillé sans retrouver sa trace ».

« Deux ou trois mois avant cet événement, il y a eu un accrochage entre les maquisards et une patrouille militaire de ce côté-là. C'est là aussi que les militaires ont piégé une entrée causant la mort de Kheloui Hocine et Chibane Amar. Ils s'apprêtaient à rentrer dans cette partie du village lorsqu'une mine explose. En effet, les maisons situées de ce côté-ci sont proches de la forêt. Elles sont donc les premières à accueillir ceux qui venaient de Boukhalfa, de Meiza. C'était un passage obligé pour entrer au village ».

Cette évacuation a touché plusieurs familles qui ont quitté leurs domiciles, leur quartier était considéré comme zone interdite. Vu son importance stratégique, les maquisards pouvaient accéder au village facilement de Boukhalfa ou de la ville de Tizi-Ouzou. Quelques unes des familles évacuées ont été accueillies par d'autres familles, certaines sont descendues vers la ville de Tizi-Ouzou.

« L'évacuation des habitants de Techt vers Tighilt était due à la difficulté que rencontraient les militaires français pour observer le premier lieu. Ils savaient que les Moudjahidines venaient manger chez des familles alors ils ont mis des bombes et ils ont tout évacué et c'est devenu une zone interdite. Ce n'est pas une chose secrète tout le monde peut te le dire ».

« Aujourd'hui ceux qui s'en rappellent, vous diront que j'ai habité la maison de tel. Ma famille par exemple, est descendue et a habité à la haute ville. Mais c'est particulier car notre village n'a pas été évacué mais notre famille a été chassée. On nous a dit "on n'a pas besoin de vous voir ici". Donc, on a quitté le village pour habiter à Zellal à partir de 1959-60 ».

«Chaque famille était accueillie par une autre, sous le même toit. Les personnes

partageaient les mêmes chambres, la même cuisine, tout. Tu es obligé de partager, tout le monde fut évacué de Techt sans exception. C'est jusqu'à 1962 qu'ils sont retournés chez eux. La famille Aouam était assignée à résidence, c'était une famille politique. Elle est partie vivre à Tizi-Ouzou jusqu'à l'indépendance ».

#### **4. Après l'indépendance**

Après l'indépendance, chacun est parti de son côté car il y a ceux qui sont retournés chez eux pour retrouver leur maison notamment ceux qui ont été accueillis par d'autres familles et ceux qui sont restés dans la ville de Tizi-ouzou où ils ont bénéficié de logements.

« Après l'indépendance, chacun est parti de son côté, la grande majorité a habité les cités des nécessiteux, les baraques des Cadis. 50% des occupants sont de Redjaoua en 1962, 63, 64 jusqu'à 1966. Beaucoup sont revenus par la suite vers le village ; les uns ont construit, d'autres ont ramenés juste des bâches pour se couvrir car ils ne pouvaient pas supporter la vie dans le quartier de la ville. Mais beaucoup sont restés pour être relogés par la suite. Il y a au moins une vingtaine de familles qui sont restées jusqu'à maintenant sauf qu'entre temps le quartier fut détruit. Elles ont été relogées particulièrement à la Nouvelle-ville. Pratiquement toutes les familles de Redjaoua qui habitent la nouvelle ville sont parties en 1962 car elles n'avaient pas où se loger ».

« Il y a des gens qui sont rentrés après 1962. Ils ont réparé un peu leurs maisons. Chacun se débrouillait comme il pouvait. Certains sont allés chez des parents. A partir de 1963 il y a eu la construction de la cité "Ben Bella". Ceux dont les maisons étaient détruites avaient la priorité d'y être logés. D'autres sont retournés au village parce que celui-ci n'a pas été brûlé, il a juste été évacué. Donc ils ont réparé leurs maisons et les ont réoccupées ».

« Le village de Redjaoua c'est-à-dire la montagne de Redjaoua, compte du Pont de Bougie jusqu'à Kaf-L'Ahmar donc Sidi-Naman jusqu'à la forêt de Meiza qui compte jusqu'au village de Boukhalfa jusqu'au village Tala-Alam jusqu'à la Haute-ville de Tizi-Ouzou. Donc tout cela était le territoire de Redjaoua. Et dès le début de la révolution, il y avait des points, des lieux qui étaient faits pour la clandestinité. Par exemple du côté de Techt et du côté du versant Nord de Redjaoua on trouve le premier lieu où les moudjahidines, qu'ils soient du village ou particulièrement de Sidi-Naman, se réfugiaient au lieu dit Meiza. Mais beaucoup plus haut, à Tala-Baklan, il y a des grottes où les moudjahidines se réfugiaient. Jusqu'à ce qu'il y ait des moudjahidines ralliés, les grottes n'étaient pas connues par les militaires. Elles

ne le furent que vers la fin 1957 début 1958. Le deuxième lieu stratégique c'était Harrouza où il y a trois ou quatre grottes dont deux difficiles d'accès. Il y avait un autre lieu stratégique qui a servi dès le départ aux fidaines qui commettaient les attentas en ville c'était le lieu dit Boukhbou. Là aussi, il y a des petites grottes et c'est stratégique parce que quelque soit le côté d'où ils viennent, les militaires ou les services de sécurité français sont repérés. A cela, il faut ajouter les abris qui ont été construit dès la fin 1955. C'est pour cela que les deux chefs de régions, le lieutenant Lamari Ahmed et le capitaine Amar Lebas de Mizrana ont décidé de laisser ce village comme base de repli en évitant les attentas et les embuscades. Les Moudjahidines recevaient l'ordre de quitter le village et de ne jamais affronter les militaires ».

### Conclusion

Pour conclure, après avoir bien écouté les enquêtés, on a pu comprendre que cette région a joué son rôle dans la guerre de libération. On a quand-même posé la question pour connaître les endroits ou bien les zones stratégiques de ce village. Mis-à-part le quartier évacué, on a bien su que tout le village était considéré comme stratégique vu sa position. Mais cette question et les réponses qui la suivirent étaient importantes. En effet, on a pu avoir des informations dont on n'a jamais entendu parler et on a connu le vrai rôle de ce village et à quoi il a servi pendant cette guerre.

## Conclusion générale

---

## *Conclusion générale*

Notre étude s'inscrit dans une approche anthropologique. Elle a tenté de retracer le passé du village Redjaouna en se basant sur la mémoire collective. Celle-ci n'a pas vocation à servir à écrire l'histoire mais à restituer des souvenirs vécus ou hérités. L'étude a montré comment cette mémoire est nuancée. Plus on remonte loin dans le temps plus elle devient hésitante. Au sujet de la fondation du village et de son peuplement nous n'avons pu recueillir que des récits approximatifs à cause de l'absence d'archives. Ces récits montrent néanmoins la vivacité de cette mémoire qui est transmise de génération en génération. Certes le mode de transmission oral altère considérablement les faits réels, mais est-ce la vocation de la mémoire d'être fidèle au passé ? Les réponses de nos informateurs nous ont montré qu'au-delà des préoccupations liées aux faits relatés, la fonction de la mémoire collective réside surtout dans la sauvegarde de la cohésion des groupes formant le village.

Lors de notre enquête, les toponymes et leur symbolique sont revenus souvent dans les propos de nos informateurs. Nous avons conclu qu'ils focalisent une grande part des récits de la mémoire. Nommer les lieux c'est leur donner un sens, une symbolique. Dans des études futures nous pourrions aborder plus profondément le lien existant entre les lieux et la mémoire collective. Dans, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte*<sup>26</sup>, M. Halbwachs étudie les localisations des lieux saints chrétiens en Palestine en remontant, à travers la tradition, vers les processus de transmission des récits qui situent ces lieux. A travers cette tradition, l'auteur montre comment le passé est-il reconstruit avec des aménagements liés au présent des croyants. Cette mémoire n'échappe donc pas aux cadres sociaux elle façonne même dans le cas de la mémoire villageoise une large part de l'identité collective.

---

<sup>26</sup>- Halbwachs Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, PUF, 1971 [1<sup>e</sup> édition PUF, 1941]

---

## Bibliographie

Ouvrages

- AMRANE Djamilia, *Les femmes algériennes dans la guerre*, Paris, Plon, 1991
- AUGÉ Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris, Payot & Rivages, 1998.
- DAKHLIA Jocelyne, *L'oubli de la cité. La mémoire collective à l'épreuve du lignage dans le Jérid tunisien*, Paris, La Découverte, 1990.
- GOODY Jack, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF
- HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1997.
- HALBWACHS Maurice, *La topographie légendaire des évangiles en terre sainte. Étude de mémoire collective*, Paris, PUF, 1971 [1<sup>e</sup> édition PUF, 1941]
- HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, postface de Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1994 [1<sup>e</sup> édition Alcan, 1925].
- HANOTEAU Adolphe et LETOURNEUX Aristide Horace, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 3 volumes, Paris, Bouchène, 2003 [1<sup>ère</sup> édition en 1873].
- MEKACHER Salah, *Les récits de la mémoire. Tizi-Ouzou, le destin d'une ville et de sa région*, Tizi-Ouzou, El Amel, 2<sup>e</sup> édition, 2010
- NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, T.I, *La République*, Paris, Gallimard, 1984.
- RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.
- ZONABEND Françoise, *La Mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris, PUF, 1980.

Articles

- FABRE Paul, « La microtoponymie et les limites de la mémoire collective », *Nouvelle revue d'onomastique*, n°11-12, 1988
- MEYNIER Gilbert, « Les femmes dans l'ALN / FLN », in Jean-Charles Jauffret, *Des hommes et des femmes en guerre d'Algérie*, Autrement | « Mémoires/Histoire », 2003

Mémoire

- BELLABED Samia, BOUKHERROUB Djedjiga, BOULKHIR Ghalia, *Etude ethnographique d'un lieu saint en Kabylie : le cas de sidi Belloua (Tizi-Ouzou)*, DLCA, Université M. Mammeri de Tizi-Ouzou, 2011.

Agzul s tmaziyt

---

Tazrawt-nneɣ d tantrupulujit, nexdem-itt ɣef ismektiyen n twaculin deg Tect di taddart n Reġawna id yezgan deg ugafa n temdint n Tizi-wezzu.

Di leqdic agi naereɣeɣ ad nefhem amk tebna taddart-a, acu d amezruy-ines, imi ur nufi-ara ayen yettewarun fell-as ur nesei-ara lxetyar nural ar ccefawat, xas akken nezra ur nezmi-ara ansenned fell-asent. Maca d wa i d iswi-nneɣ : anexedem s wayen yellan d wayen nezmer ad nejmaε.

Nebɗa akatay-nneɣ ɣef rebea yeħricen. aħric amenzu d ayen yawnan taynirawt. Aħric wis sin neglem-d deg-s taddart-a, nebgen-d deg-s ayen tesa d wayen i ɣef tettewassen, aħric wis tlala, nexdem ɣef tidiwenna, nekkes-d ayen yellan deg yikalasen nexedem akked wid d nesteqsa, nesqardec-it. Aħric wis rebea, nemmeslay-d deg-s ɣef Reġgawna deg tagrawla tazayrit (1954-1962) d tamlilt-is deg-s.

Deg leqdic-agi nexdem iswi-nneɣ agejdan ad nessiweɣ ad nbegen amek leħhun-t ccefawat seg lġil ɣer wayeɣ, d wamek tteɣaben aṭas n leceɣal tɣuħun di tatut.